

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 11 (1923)

Heft: 162

Artikel: Les femmes ont-elles l'esprit politique ?

Autor: Urban, Gisela / Haltenhoff, C.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est très curieux de considérer comment, à travers le monde, les arguments de nos adversaires se contredisent magnifiquement. En France et en Belgique, selon eux, le suffrage féminin livrerait le pays au péril noir. Chez nous, c'est tout au contraire le péril rouge, que l'on invoque pour faire voter non aux bons bourgeois. Entre ces deux périls — le roman de Stendhal — les indifférents ne pipent mot, et les femmes écotent, qu'on nous passe l'expression! Il serait pourtant piquant de faire s'expliquer, face à face, un libéral belge, qui dira non au Sénat par peur de Rome, et un libéral zurichois, qui a cru en février dernier que permettre aux femmes de voter pour l'Eglise, c'était introduire Moscou dans les affaires cantonales. Nous retenons un fauteuil d'orchestre lorsque se jouera la pièce de cette explication.

En France, à l'heure où nous écrivons ces lignes, environ 1500 ouvrières parisiennes de la couture se sont mises en grève. Question de salaire, hélas! Elles déclarent en effet insuffisants les 114 francs par semaine qui constituent leur gain maximum actuel, et demandent, les premières mains 150 fr. par semaine, les deuxièmes mains 115 fr., les petites mains 85 francs et les apprenties de 32 à 44 francs.

114 fr. par semaine, cela constitue à peu près 16 fr. par jour, puisque le dimanche est un jour où il faut aussi manger et payer son loyer. Chez nous, cela peut paraître encore considérable. Mais que l'on songe au taux de la vie à Paris, que l'on songe aussi aux sommes que représente la moindre robe élégante, la moindre toilette habillée, et que jettent si généreusement dans le gouffre du luxe tant de femmes que ne préoccupe que tout juste le sort de leurs sœurs... Et quand les journaux parlent sur un ton badin de la « grève des midinettes », comme on parlerait d'une revendication d'opéra-comique, on a le cœur serré en pensant aux drames de la misère, des tentations, des angoisses pour la vieillesse et les jours de maladie — drames qui se jouent quotidiennement dans les coulisses de l'élégance de la capitale...

A Rome, on travaille ferme pour les derniers préparatifs du Congrès. Mrs. Catt, qui y assistera, rentre de la tournée de propagande suffragiste qu'elle vient de faire dans l'Amérique du Sud, et dont elle rapporte les plus encourageantes impressions, ainsi qu'elle l'a confié à la presse féministe internationale et américaine.

E. GÜ.

Les femmes ont-elles l'esprit politique ?

N. D. L. R. — Notre correspondante de Vienne nous a adressé, il y a quelque temps déjà, cet article un peu trop pessimiste à notre avis, que l'abondance des matières nous a fait garder en portefeuille. D'autres points de vue ayant été soutenus dans d'autres milieux féministes, nous publierons prochainement, d'après Jus Suffragii, une réponse à M^{me} Urban.

La question n'est pas nouvelle. Elle ne s'est pas posée seulement au cours de ces dernières années, à l'occasion des droit civiques conférés aux femmes dans plusieurs Etats; elle avait déjà surgi autrefois, par exemple pendant la Révolution française, puis elle fut surtout l'objet de débats pendant les luttes qu'on livra pour la conquête du suffrage. A ces époques lointaines on n'en faisait pas un sujet de discussion, mais on admettait, souvent de façon unanime, que certaines femmes avaient des capacités politiques. Souveraines appartenant à des maisons régnantes, épouses et amies des empereurs, des rois, des hommes d'Etat tout puissants: on en citerait facilement un grand nombre qui ont su faire prévaloir leur volonté dans la vie des peuples et ont exercé une action sur leur destinée.

Mais ces femmes, que leur naissance, un heureux hasard, les dons de la beauté ou de l'intelligence, ont élevées au pinacle des honneurs et du pouvoir, étaient-elles vraiment douées au point de vue politique, du moins dans le sens que leurs congénères d'aujourd'hui attachent à cette idée? La manière dont elles ont en général conquis leur ascendant, c'est-à-dire en exerçant un pouvoir érotique sur les hommes au pouvoir, est absolument condamnée par nos conceptions actuelles. Nous ne trouvons pas non plus dans les résultats de leur influence cet élément de spiritualité qui caractérise le mouvement féministe. Le point de vue masculin restait prédominant: il s'agissait toujours de conquérir des pouvoirs nouveaux, d'étendre ces possessions. Si les peuples ont quelquefois été plus heureux sous la domination féminine, ainsi que les historiens le font souvent ressortir avec éloges — ce n'était pas qu'elle fût inspirée par l'altruisme ou par le désir de développer toutes les forces vitales des populations. Ce qui guidait ces femmes toutes puissantes, c'était l'ambition égoïste de la domination et le désir d'en jouir en toute sécurité.

Ce coup d'œil rétrospectif nous fait déjà saisir combien les expériences du passé sont insuffisantes pour résoudre le problème. Jusqu'ici on ne reconnaissait des aptitudes politiques qu'aux personnalités douées d'assez de force de volonté pour enflammer les masses en faveur de leurs idées, et pour diriger la vie politique des Etats sur une voie et vers des buts conformes à leurs intentions. Ce qui assurait le succès à ces êtres privilégiés, c'était la promptitude des décisions et de la parole, l'énergie, la ténacité, la présence d'esprit, le geste passionné d'un tempérament de feu, ou la concentration impressionnante d'une nature réservée. Leur activité avait pour base la lutte méthodique, parfois sournoise, contre les visées de leurs ennemis. Leur réussite dépendait des victoires remportées, de l'influence obtenue. Ce sont là des talents masculins, le critère de la besogne politique étant purement masculin. Pouvons-nous l'appliquer à la femme? et n'a-t-elle pas bien plutôt l'obligation de transporter dans ce domaine, en pleine conscience de ces divergences, ce qui caractérise le plus profondément son mode de penser et de sentir?

Définir le rôle qu'elle doit assumer est moins facile que de formuler un programme. Tous ceux qui se rendent compte de la différence réelle des deux sexes comprendront que, pour la femme, la politique ne peut être un but, mais un moyen, grâce auquel elle mettra en œuvre ses capacités spéciales pour le bien de la collectivité réorganisée. L'égalité qui lui est désormais assurée doit lui permettre de faire servir aux intérêts de l'humanité cette même sollicitude maternelle qui a créé la famille et le foyer domestique.

L'opinion publique est en général bien éloignée d'apprécier à sa juste valeur ce que la femme pourrait accomplir dans la vie publique. Les hommes d'Etat en jugent suivant des traditions surannées, fixées une fois pour toutes. La femme est une nouvelle venue dans la politique. Il y a très peu d'années que certains pays (sauf l'Australie, la Norvège et la Finlande) lui ont accordé le droit de vote et l'égalité civique. Ses aspirations politiques n'ont pas encore pu se développer et encore bien moins manifester une action positive. N'oublions pas non plus l'état chaotique qui est celui du monde d'aujourd'hui. Les Etats vaincus sont en proie au désespoir et à la misère. Les vainqueurs souffrent de leur côté des suites de la catastrophe sans pareille de la guerre mondiale. Si les nations les plus durement atteintes se débattent dans des difficultés inconnues jusqu'ici, la débâcle n'a pas respecté leurs frontières. Selon les lois

inflexibles de la solidarité économique, tous souffrent d'un arrêt de la production; les maux du chômage ont frappé les industries les plus prospères. Il y a plus : l'esprit de violence et de révolte renforce la lutte des classes; la guerre fait se ruer les uns contre les autres les peuples toujours plus avides de proie et de destruction. Dans aucun pays d'Europe, les conditions ne sont assez stables pour favoriser un essor du progrès social et humain. Or, une politique extérieure animée de l'esprit de concorde et de bonne volonté ne peut naître dans une atmosphère aussi empestée. Les divisions qui séparent les classes et les partis, l'indiscipline et l'immoralité engendrées par un matérialisme grossier, rendent également impossibles les réformes intérieures, les mesures salutaires qui amèneraient un état social meilleur. Ceux qui les avaient rêvées y renoncent avec tristesse. Comment les femmes pourraient-elles faire éclore le monde harmonieux qui répondrait à leurs vœux ?

* * *

L'action politique s'élabore au sein des partis pour s'épanouir ensuite au grand jour de la publicité. Il faut donc en premier lieu que les femmes soient admises dans les partis. Malheureusement, ceux-ci sont presque toujours emprisonnés dans leurs conceptions et ne savent que bien rarement s'unir dans un effort commun pour travailler au bien général. La discipline inflexible qui leur est imposée — tout spécialement en Autriche — met un obstacle sérieux à la défense par la femme des intérêts de son sexe. Débutante sur le théâtre politique, elle doit d'abord sonder le terrain, faire ses observations et arriver à s'orienter dans le mécanisme parlementaire. Celui-ci comporte un ensemble compliqué de détails et de minuties toujours lassantes et souvent bien infécondes. Le travail le plus important se fait dans les Commissions, où les femmes sont rarement appelées à siéger. Au Parlement, et sauf dans des cas exceptionnels, tous sont tenus de se conformer à la discipline de parti. On ne pourrait donc pas s'attendre à ce que les députées réussissent d'emblée à assouplir un appareil si pesant. Si les partis étaient mieux au clair sur leur véritable tâche, il est hors de doute qu'ils dispenseraient les femmes des contraintes qui répugnent à leur spontanéité naturelle. Celles qui sont déjà mêlées à ce genre d'activité savent d'avance quels combats elles

auront encore à livrer à l'écart de la publicité avant d'atteindre ce qui constitue leur premier objectif : la réforme de l'organisation des partis en vue d'un travail commun des députés masculins et féminins, avec droits égaux des deux parts.

Quand on en sera là, et qu'on aura compris et apprécié l'action féminine dans ce qu'elle a d'essentiel, la politique tout entière sera transformée. Les électrices, à qui on reproche souvent leur indifférence, découvriront les rapports étroits qui les rattachent à la vie publique. Elles y prendront part avec plus d'intelligence et mettront plus de zèle à remplir leurs devoirs de citoyennes.

Mais la véritable politique féminine n'aura toute sa signification et toute sa valeur que le jour où la femme aura abouti à imprégner de son esprit maternel la vie politique toute entière. On ne se demandera plus alors si elle est douée ou non pour la politique.

(Traduction de M^{lle} C. Haltenhoff).

Gisela URBAN.

De-ci, De-là...

La mort d'une artiste.

Nous ne pensons pas, en écrivant ces lignes, à Sarah Bernhardt, que toute la presse a célébrée, et de qui on n'a jamais eu l'idée de prétendre qu'étant femme, elle était *ipso facto* forcément inférieure à tout autre artiste masculin. Les actrices jouissent de ce privilège — s'en rendent-elles compte ? — que, seules parmi les femmes, elles ne sont pas taxées d'incapacité pour cause de sexe.

Le nom que nous voulons rappeler ici est celui d'une artiste beaucoup plus modeste, qui vécut retirée parce que son ombrageuse fierté l'empêchait de briguer les honneurs extérieurs, et dont le très beau talent de sculpteur fait honneur à notre sexe : M^{lle} Clotilde Roch, qui vient de mourir près de Genève. Nature ardente, d'une humanité profonde, elle laisse derrière elle quelques vigoureuses statues, où vibra son âme de révoltée contre la laideur et l'injustice, Michel Servet, Berthelier; et aussi des médaillons, des statuettes, des plaquettes d'un charme exquis, d'un talent franc, expressif et bien féminin. Selon M^{me} Hautecour, à un article ému de qui nous empruntons ces détails (*Tribune de Genève*), Clotilde Roch a tout eu pour réussir — sauf l'opportunité et la diplomatie des arrivistes. Et c'est pour cela qu'elle n'a pu se faire la place à laquelle elle avait droit.

Sport féminin.

On nous prie de signaler à nos lecteurs les succès remportés par la Société féminine de gymnastique de Plainpalais (Genève), à la fête

VARIÉTÉ

La femme chez quelques peuples de l'Antiquité

(suite et fin¹)

Avant la domination arabe, la femme berbère vivait indépendante et se distinguait par une culture supérieure au point de monopoliser la vie intellectuelle, conséquence, non des facultés plus complètes, mais du fait singulier qu'on la considérait comme supérieure à l'homme. Duveyrier, qui a étudié les mœurs des Touareg du Nord, nous dit que les femmes ont une culture qui rappelle celle de la Provence du XIII^{me} siècle. Fêtées, adulées, elles sont reines au sein d'une société ayant toutes les apparences des âges chevaleresques; entourées de plusieurs chefs qu'elles choisissent, elles renouvellent les fameuses cours d'amour. La femme berbère s'estime supérieure à son mari, et consacre son temps à la culture des arts et aux plaisirs; elle jouit librement de ses biens, s'attribue tous les droits et laisse tous les fardeaux aux hommes. Cependant sous la domination arabe ces mœurs tendent à disparaître complète-

ment et la femme retombe sous la tyrannie de l'homme. Celui-ci l'achète et en dispose comme d'une chose, la chasse ou la tue, peut réunir autant de concubines qu'il désire sans que la femme ait un mot à dire.

Syrie, Cappadoce, Turkestan, etc. — En étudiant encore la situation de la femme chez ces peuples, on note qu'elle ne varie guère, sauf sur quelques détails. L'influence grecque s'y est fait sentir, la sujétion de la femme est générale, à tel point qu'on peut signaler comme une exception Kachgar, où la femme jouit d'une certaine émancipation qui la place plus près des peuples européens. Mais il est inutile de s'arrêter aux exceptions. Ce n'est pas la femme riche qui souffre le plus de l'arbitraire du législateur, c'est la femme du peuple qui ne possède rien, qui n'est pas maîtresse de sa destinée et qui, semblable à une bête est attelée au joug et maltraitée. C'est la masse féminine abrutie par une autorité tyrannique et par un travail excessif; c'est la prolétaire qui gémit à travers les siècles, réduite à une situation qui a influé sur son organisme physique et moral.

D'autre part, chez les Turcs nomades des régions voisines de la mer Caspienne, la femme n'était pas considérée comme

¹) Voir le *Mouvement Féministe* du 10 avril 1923.